

A portrait of Nedim Gürsel, a middle-aged man with grey hair and a beard, wearing a dark jacket and a red scarf. He is leaning against a stone wall and looking slightly to the left. The background is a blurred outdoor setting with a stone wall and some wooden structures.

Nedim Gürsel

**Belle et rebelle,
ma France**

Belle et rebelle, ma France

Il y a des villes qui vous attirent dès le premier regard et qui vous ensorcellent. Vous vous glissez immédiatement dans le tumulte de leur vie quotidienne... Ces villes ont connu tant de vies cachées, d'amours, de chagrins, d'illusions perdues...

Nedim Gürsel, infatigable voyageur a parcouru la France de part en part. Chacune de ses étapes est l'occasion d'un autre voyage, voyage dans le temps où, avec lui, nous nous déplaçons à la rencontre de personnages pittoresques et de paysages magnifiques. Voyage intérieur aussi où nous tentons de dompter les eaux rebelles de fleuves intrépides.

J'ai vu beaucoup de villes en France, traversées par un fleuve, fragiles et transparentes comme une toile d'araignée tissée par les ponts reliant les deux rives. Oui, j'ai toujours aimé les rivières. Pas seulement parce que j'y vois les signes du temps qui passe, ni parce qu'elles inspirent les poètes, mais surtout parce qu'elles s'enflent soudain et débordent du lit où elles coulent d'ordinaire sagement. Comme des femmes rebelles et insoumises.

Impressions de voyage, réminiscences, évocations historiques et littéraires, le regard poétique et l'immense culture de l'auteur dévoilent pour nous une France inattendue. Véritable histoire d'amour entre l'écrivain turc et le pays qui l'a accueilli et dont il révèle ici de multiples facettes.

Nedim Gürsel est né en Turquie en 1951. Il est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages, romans, nouvelles, récits de voyages, essais. Lauréat de plusieurs grands prix littéraires, il occupe une place primordiale dans la littérature de son pays et son œuvre est traduite dans de nombreuses langues. Il vit à Paris, où il est directeur de recherches au CNRS et enseigne à l'école des langues orientales. Il a notamment publié *La Turquie une idée neuve en Europe* aux éditions Empreinte temps présent.

Traduit du turc par Jean Descat

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

collines. Le premier à l'observer fut Jules César, qui écrivit que *Vesontio*, entouré par le Doubs, forme « un cercle parfait qui semble tracé au compas ». Plus tard, un autre empereur romain (Julien), dans une lettre adressée à Maxime, son professeur de philosophie, compare la ville, entourée par la rivière et s'élevant comme un mur naturel, à un écueil planté en pleine mer et que « les oiseaux eux-mêmes ne peuvent atteindre ». La situation insolite de la ville n'a pas seulement attiré l'attention des souverains, des soldats et de leurs commandants, elle a aussi, bien entendu, intrigué les écrivains. Balzac, par exemple, dans son roman *Albert Savarus*, présente Besançon comme « une ville dans un fer à cheval ».

Je regarde les plans de la ville dessinés tout au long de quatre siècles. Tout d'abord des murs, des tours et un pont sur la rivière. Puis, au fil du temps, les ponts se multiplient, ainsi que les maisons et les rues. Et les édifices de pierre, les églises, les cours intérieures. La ville gagne la rive droite, occupe de nouveaux espaces parmi les vignes et les jardins. Mais les tours des murs d'enceinte sont toujours aussi nombreuses. Je dirais que Besançon cache en son sein à la fois son passé et son présent. Certains des plans sont dépourvus de détails, comme si la ville se réduisait au mur d'enceinte, aux murailles et aux tours restaurées par Vauban, tandis que sur d'autres plans elle tisse toute une toile d'araignée de ruelles et de courettes. Son aspect renfermé et sa forme arrondie tiennent un peu à l'illusion d'optique suscitée par la représentation topographique.

* * *

Mais Besançon n'est pas une ville en trompe-l'œil. Son centre est resté tel qu'il était jadis. Les édifices de pierre, les façades rénovées, les tuiles qui brillent sur les toits comme des poissons rouges sont aux dimensions humaines. Il n'y a ni larges avenues

se coupant à angle droit, ni rues interminables, ni gratte-ciel. Le béton et l'acier ne règnent pas en maîtres. Des autobus dernier modèle circulent sans polluer l'environnement, vous pouvez marcher sans contrainte dans l'espace réservé aux piétons et dans les ruelles, sans avoir besoin de trottoir. Et par quelque côté que vous entriez dans la ville, tous les chemins vous mènent à la Grande Rue. Après avoir parcouru cette artère qui tourne légèrement, bordée des deux côtés par de beaux immeubles et des boutiques, vous passez sous l'arc de triomphe romain dit « la Porte Noire » et arrivez à la cathédrale Saint-Jean, puis à la célèbre citadelle, qui est le symbole de Besançon.

Du pont Battant, je regarde la ville. À gauche, sur le quai de Strasbourg, la synagogue, avec sa coupole et les deux tours qui la flanquent comme des minarets, semble sortie tout droit d'un conte oriental. À gauche, sur le quai Vauban, des immeubles tous semblables, serrés les uns contre les autres, se mirent dans l'eau. Il n'y a pas âme qui vive sous les arcades ni sur les pelouses disposées comme des tapis de prière parmi les dalles des quais. À cette heure matinale, les cafés ne sont pas encore ouverts et les rues sont désertes. Un peu en retrait, l'église Sainte-Madeleine émerge de la brume. Ses clochers et son toit bariolé commencent à briller au soleil. De là où je suis, je ne vois pas la statue du marquis Claude-François Dorothee de Jouffroy d'Abbans, mais je sais qu'il s'est illustré en procédant sur le Doubs à des essais de propulsion à vapeur et qu'il rêve depuis, en plongeant son regard vers les eaux courantes comme s'il était l'un d'entre nous. Quelqu'un d'autre regarde aussi les flots mais il n'est pas d'ici. Je ne sais pas s'il a réellement existé ou s'il est le produit de l'imagination d'un poète qui fut jeté en prison et mourut en exil simplement parce qu'il croyait que la vie apporterait des jours meilleurs, « des jours de roses, de pain et de liberté ». Il s'est incarné dans les vers de Nazım Hikmet et

m'est apparu, un matin d'hiver à Besançon, sous la forme de Benerci.

La ville

Est au loin.

Le jeune homme

Est debout.

Le fleuve, venant de la ville

Coule aux pieds du jeune homme.

.....

Il regarde l'eau vive

Il pense à Héraclite.

Je regarde du haut du pont. C'est bizarre, les eaux du Doubs apportent jusqu'ici les vers de Nazım Hikmet, ses mots se dispersent au soleil matinal.

Héraclite, Héraclite !

Peut-on enfermer une eau vive ?

Bien sûr que non, surtout quand l'eau est si rapide, si impétueuse et impatiente d'emporter les digues. Est-ce Héraclite qui a dit « on ne se baigne pas deux fois dans la même rivière », ou est-ce ma mémoire qui me joue des tours ? Les jours sont passés où nous criions cette phrase, tel un slogan, pour affirmer notre foi en la dialectique. Beaucoup d'eau a passé sous les ponts. Nous avons cessé de croire non seulement à la dialectique, mais à la révolution socialiste qui devait apporter justice et égalité. Nous avons perdu l'espoir, nous sommes las, nous ne croyons plus en l'avenir. Mais nous continuons à braver ce monde qui est en train de se « globaliser ». Beaucoup d'entre nous sont morts depuis longtemps, d'autres, comme moi, vont sur leurs soixante ans. Héraclite, c'était notre jeunesse, et c'est vrai, « on ne se baigne pas deux fois dans la même rivière ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

il est trop tard ! » Néanmoins, nous nous croyons immortels ; même si nous admettons qu'il y a une « fin », nous vivons comme si nous ne devions jamais mourir. Je sais bien qu'Azraël, dans son coin, affûte sa faux ; que cela nous plaise ou non, c'est lui qui vaincra et nous serons vaincus.

Inlassable, l'horloge de maître Vérité poursuit sa course entre les murs de pierre de la cathédrale Saint-Jean. Ce mécanisme, qu'il a conçu comme un jouet pour grands enfants n'a d'autre effet que de nous rappeler la mort. Jésus ressuscite, puis il retourne dans sa tombe. La petite aiguille court sur le cadran et semble répéter : « La mort ! La mort ! » La grande aiguille court vers le même but. Ainsi font les planètes, la lune et le soleil. « La mort ! La mort ! La mort ! » Le sonneur sonne la cloche, la mer avance et recule sur le rivage, dans chaque mouvement du balancier, chaque déplacement des flots, il y a une trace, un son, un souffle de la mort. Chaque seconde, jusqu'à la fin, nous respirons pour vivre. Ce que Besançon mesure pour nous, ce n'est pas le temps, c'est l'approche de la mort, notre parcours sur le chemin que nous suivons, bon gré mal gré, du point de départ à l'étape finale. En regardant l'horloge de Vérité, j'entends malgré moi la voix de Baudelaire : « *Souviens-toi* que le temps est un joueur habile/ Qui gagne sans tricher, à tout coup ! C'est la loi. » dit-il, et il ressent dans son cerveau le poids de l'existence.

Je me souviens d'une chanson qui parlait de nos jours enfuis. Et d'un enfant qui soupirait, loin de sa mère, dans une ville de province. Cet enfant avait une mère dans cette ville-ci, un père disparu, un grand-père et des proches. Que reste-t-il d'eux et de ces jours-là ? Une poignée de souvenirs et peut-être quelques photos qui pâlisent dans un album et qui disent : nous aussi, nous avons vécu, nous avons vu passer les jours. Mon grand-

père ne vit plus que sur ces photos, ma mère aussi. Quand elle était à Besançon, j'avais l'âge qu'a maintenant ma fille. Peut-être qu'un jour celle-ci viendra là elle aussi, sur les traces de son père. Et après elle ses enfants, pourquoi pas ? Maintenant, c'est son tour, c'est leur tour de vivre. Un proverbe me vient à l'esprit ; en remplaçant Halep par Besançon, j'ai envie de crier à tue-tête à l'horloge du Véritable Maître :

Nous sommes venus et repartis

Sois heureuse Besançon !

Retour à Poitiers

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pudeur. »

* * *

Le quotidien Centre Presse local m'a consacré une longue interview. Le sujet était mes impressions de Poitiers : ce que j'ai vécu dans cette ville, tout d'abord comme étudiant de première année de la fac des Lettres, puis en tant qu'écrivain invité par le maire. Aujourd'hui, le journal titre « Le retour de Nedim Gürsel ». Un instant, je me suis pris pour le comte de Monte-Cristo, revenu après de longues années se venger de la ville où il avait vécu. Oui, le meurtrier revient toujours sur les lieux du crime. Moi aussi, je suis revenu sur le lieu de mon crime – de mes crimes. Dès mon retour, ironie du destin, j'ai fait une conférence à la prison.

Ce n'était pas à proprement parler une conférence, mais plutôt un plaisant entretien. Les détenus avaient lu *Un long été à Istanbul*, emprunté à la bibliothèque du pénitencier. Le président de l'Association de Solidarité avec les Détenus, qui avait organisé la rencontre, m'avait dit en plaisantant : « En tout cas, monsieur Gürsel, vous aurez ici beaucoup d'auditeurs, car ils ne peuvent aller nulle part ailleurs. » Ils étaient cinq, en tout et pour tout. Ils ont été enchantés de m'entendre dire que le métier d'écrivain était celui qui ressemblait le plus à leur situation, car l'écrivain est, en quelque sorte, enfermé dans un espace clos et prisonnier de la page blanche. Et j'ai cité une phrase de *La Peau de chagrin*. Il faut dire que nous avons étudié ce roman à la section de littérature française de la fac des Lettres de Poitiers. Parlant de son jeune héros, Balzac dit ceci : « Il chérissait la prison que lui-même avait créée. »

Avant d'aller m'installer dans une mansarde du centre ville, j'étais logé sur le campus de l'Université. Pour aller suivre les cours que Claude Hagège donnait à l'Hôtel Fumé, je passais en

autobus devant la prison et je me demandais comment on vivait derrière ces grilles de fer et ces sinistres murs de pierre. La vue des portes à double verrou des cellules, des couloirs et des escaliers où des bruits de clés retentissent à longueur de journée, des détenus sortant une fois par jour pour une courte promenade dans la cour et fumant dans leur cellule en regardant le plafond, m'a rappelé mes années de pension. La vie que nous menions au lycée de Galatasaray n'était pas très différente de celle de ces détenus. Nous étions soumis au même genre de discipline, prisonniers d'un temps monotone entrecoupé de récréations et d'interminables heures d'étude. Je me suis rendu compte qu'en dehors des week-ends, j'ai mené ce genre de vie pendant huit ans.

Il faut dire qu'à Poitiers on a l'impression d'être enfermé. J'ai écrit dans *Un long été à Istanbul* : « Se fermer au monde extérieur, c'est, en un certain sens, s'ouvrir à son monde intérieur. » Mais cette fois-ci je ne voulais pas m'ouvrir à mon monde intérieur, c'est-à-dire à mon passé. Laisant sur la table la lampe allumée, je suis sorti. Longeant les hauts murs moussus du jardin, j'ai marché jusqu'au parc Blossac sans voir un seul arbre. La nuit tombait. Quand j'ai pénétré dans le parc, tout a soudain changé et mon impression d'enfermement a fait place à une agréable sérénité, à un doux apaisement. Par-delà les murs qui descendent par étages, le Clain était noyé dans la verdure. De là où j'étais, on ne voyait pas couler ses eaux et il semblait un lac immobile entre les barques rangées le long du quai et les cerisiers dénudés. J'ai songé à un tableau de Maurice Bernard intitulé « Les rives du Clain », que j'ai vu dans un livre présentant les œuvres des peintres locaux. Sur ledit tableau, il y a une tour dans le prolongement du vieux pont de pierre à deux arches. Dressées comme un mur face à la colline et au ciel où courent quelques nuages, les maisons jettent leur ombre sur

l'eau. Il n'y a pas âme qui vive. On dirait que ni piéton ni voiture n'ont franchi ce pont depuis des années et les murailles de la tour ne semblent pas être l'œuvre de l'homme. Le temps est suspendu et l'eau de la rivière s'est figée en un lac paisible d'où émergent des plantes aquatiques. Dans tout le centre de la France on peut voir ce genre de paysage. Ce que reflète le tableau, ce n'est pas la sérénité, mais une profonde mélancolie. Ensuite, la nuit est tombée, mais je n'avais nulle envie de retourner dans ma chambre où la lampe était restée allumée. Je me suis assis sur un banc et j'ai laissé passer le temps. Puis j'ai repris la même rue en direction de la Place d'Armes. Les cafés étaient déserts. Dans les maisons, la lumière était allumée et l'on servait le repas. J'en étais exclu, une fois de plus. J'ai décidé d'aller manger un morceau dans l'unique restaurant turc de la Grand-Rue. Mais il était fermé. Descendant alors vers le bord du Clain, j'ai remarqué cette inscription gravée sur le rebord de la fenêtre d'un immeuble Renaissance : « Nec spe, nec metu, mediis tranquillus in undis, 1090. » Si je n'ai pas oublié le peu de latin que j'ai appris à Poitiers, cela signifie : « Sans souci, sans peur, je vis tranquillement au milieu des eaux. » Cette phrase semble faite pour cette ville. Il n'y a qu'à Poitiers que l'on peut désirer une vie silencieuse et tranquille loin de l'agitation.

Je suis allé jusqu'au pont Joubert et, au lieu de le franchir, j'ai longé les quais jusqu'à l'église Sainte-Radegonde. Et j'ai été repris par ce sentiment d'enfermement. J'ai songé à la sainte dont la mort est un moment de l'histoire de Poitiers.

Dans la vie, Radegonde n'était pas une sainte, mais une illustre reine. Au VI^e siècle, à l'époque où les barbares commençaient à se christianiser, elle épousa Clotaire Ier, le puissant roi des Francs. Elle n'aimait pas son mari et était

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

violence était un fait quotidien.

À la bibliothèque du lycée de Galatasaray, je me plongeais dans l'histoire de France. J'affectionnais particulièrement le manuel de Lagarde et Michard qui retrace l'histoire de la littérature française du Moyen Âge à nos jours. Non content de présenter un choix de textes médiévaux, le tome I s'ornait de reproductions d'enluminures tirées des *Très riches heures du duc de Berry*. Et je rêvais d'aller un jour voir cette France-là, avec ses tours pointues, ses châteaux, ses villes fortifiées et ses ponts de pierre. Ces illustrations montraient des seigneurs à cheval drapés de zibeline, de vigoureux paysans affairés aux semailles ou aux moissons et de belles dames plus attirantes les unes que les autres. Ils menaient une vie paisible en harmonie avec une nature accueillante. L'hiver, dans leurs châteaux, ils donnaient des fêtes et des bals, l'été, ils allaient à la chasse, se promenaient en barque sur les lacs et faisaient des pique-niques dans les bois. Ils possédaient ces troupeaux qui paissaient dans les prés et ces épis qui se doraienent au soleil. Loin des combats où l'on coupe bras et jambes, où volent les têtes, loin du sang et de la mort. Il m'a fallu venir ici pour découvrir ce qui se cachait derrière ces paisibles apparences, pour apprendre, par exemple, que Guillaume de Taillefer, comte d'Angoulême, avait gagné son surnom en coupant en deux un chevalier et son armure.

Mais on peut lire l'histoire de France ailleurs que dans les livres : il suffit de regarder les statues et les hauts-reliefs des cathédrales et le dessus des portails. Sculptées dans la pierre, la vie de Jésus et des apôtres, les scènes de la vie quotidienne au Moyen Âge témoignent de la violence, de la peur de la mort et de l'enfer. C'est ainsi que le frontispice de la cathédrale Saint-Pierre, symbole d'Angoulême, vous invite à un voyage au cœur de la France médiévale. Des scènes de chasse aux tournois, de la

fin tragique de Roland, héros de la chanson de geste, à l'Ascension de Jésus, les événements importants, réels ou imaginaires de l'histoire du pays sont étalés sous vos yeux.

Pendant un an, je n'ai jamais vu que l'extérieur d'Angoulême. J'ai fixé dans ma mémoire les immeubles de brique rouge, la cathédrale, les vieilles églises, la ville perchée, avec ses clochers, au sommet de sa colline, tels qu'on peut les voir de la gare. Il faut dire que je n'avais guère de temps, le train roulait vite et je devais rentrer à Paris après avoir dirigé un atelier d'écriture dans un lycée des faubourgs. Or il faut dire que ce n'est pas dans la capitale que s'est faite l'histoire de France, mais bien dans ces villes perchées qui contemplant à leurs pieds une vallée arrosée par une rivière. C'est en parcourant les ruelles sombres de cette ville que le héros des *Illusions perdues*, le jeune Lucien de Rubempré, avant de suivre son amante pour tenter sa chance à Paris, projetait d'aller un jour dans la capitale pour y réaliser ses aspirations de provincial. Fils d'un pharmacien, il avait, tout petit encore, perdu son père et grandi dans le dénuement. Il était naïf, enthousiaste, plein de talent, et, surtout, il était beau. Et ambitieux, bien sûr. Il voulait non seulement s'élever, réussir, conquérir le cœur des femmes, mais aussi gagner la faveur des lecteurs. Il avait beaucoup lu, beaucoup réfléchi, beaucoup rêvé. À Paris, dans le monde impitoyable des artistes, il perdit ses illusions. Balzac a tracé de lui un portrait minutieux, comme il l'a fait pour tous les héros de sa *Comédie humaine*. Lucien est beau comme une statue grecque, il a des yeux foncés tirant sur le noir, la peau douce et blanche d'une femme, des sourcils bien arqués qu'on croirait dessinés par un peintre chinois et des cils marron. L'auteur n'a pas omis de placer sur les lèvres de son héros voué au suicide ce sourire dolent qui n'appartient qu'aux anges.

Je n'ignorais pas que l'ambition de ce jeune homme qui s'appelait en vérité monsieur Charenton avait été suscitée par l'intérêt que lui portait Madame de Bargeton, l'une des personnes les plus brillantes de la société d'Angoulême. Pourtant, malgré moi, je me sentais proche de lui. Venu d'Istanbul, au lieu de me rendre directement à Paris, je m'étais retrouvé à Poitiers. Et je m'identifiais à ce poète provincial. Comme dit Rilke, dans *les Carnets de Malte Laurids Brigge*, qui fut pendant des années l'un de mes livres de chevet, j'avais vingt ans et n'avais écrit que quelques nouvelles et des bribes de souvenirs. Quant aux vers que je griffonnais dans mon cahier de poésie, ils étaient détestables. Mais j'avais la vie devant moi, j'écrirais, je connaîtrais l'amour et la souffrance, je gagnerais bientôt Paris, et de là je ferais une entrée triomphale dans la vie littéraire turque. C'est à Poitiers que je commençai à écrire *Un long été à Istanbul*, dont j'avais conçu le projet à Istanbul, durant les jours de répression qui ont débouché sur le Mémoire du 12 mars. Ma chambre n'était pas très différente de la chambre d'hôtel qu'occupait Lucien au quartier latin, quand il a été rejeté par madame de Bargeton comme une vieille chaussette. En tête-à-tête avec les mots, à la lumière de ma lampe, j'étais dans une profonde solitude. Je venais de terminer la lecture des *Illusions perdues* et je projetais, en me rendant à Bordeaux, de m'arrêter un jour à Angoulême, de passer dans les rues par où passait Lucien, de marcher comme lui le long du fleuve, d'aller voir le Houmeau, la vieille ville industrielle, avec ses papeteries et ses imprimeries, de monter jusqu'au quartier de la cathédrale où résident les nobles et les gens fortunés et, si possible, de trouver un ange gardien qui me prendrait sous son aile.

Aujourd'hui, Angoulême est différente de la cité décrite par Balzac, un peu plus triste, peut-être et plus rébarbative. Mais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

était à la messe, il avait, avec des amis, fracturé la caisse du Collège de Navarre et volé l'argent qu'elle contenait. C'est pour cela qu'il avait quitté Paris. Avant de partir, il avait écrit, pour ses compagnons, en rimes éclatantes, des vers pétillants d'intelligence. Et il avait parcouru la France ! Comme beaucoup d'autres poètes, ce n'était pas lui-même qu'il fuyait, mais la justice. Il avait mené une vie errante, ne couchant pas deux soirs de suite au même endroit, mais sans omettre de détrousser tout ce qui se présentait. Finalement, ayant ouï dire que Charles d'Orléans organisait dans son château de Blois un concours de poésie, il s'y rendit sans plus attendre. Pouvez-vous imaginer la rencontre de cet homme des bas-fonds, de ce délinquant, avec le duc Charles d'Orléans, frère du roi Charles VI et père de Louis XII, futur roi de France ? Le premier était le futur auteur de « la Ballade des pendus », le second représentait la mièvre poésie dite « amour courtois ». L'un employait des mots d'argot et parlait la langue des prostituées et des proxénètes, l'autre exprimait tout le raffinement de la Renaissance. S'ils se rencontraient à Blois, c'était pour s'affronter en des joutes poétiques qui n'avaient rien à voir avec les tournois. Le sujet était : « Je meurs de soif auprès de la fontaine ». Il faut dire qu'il y avait dans la cour du château une fontaine de marbre dont l'eau s'était tarie. Mais d'autre part, celui qui rejoint l'objet de sa passion se consume d'un amour partagé. Désire-t-il moins sa belle lorsqu'elle est auprès de lui ? L'amour repose sur le désir, sur le sexe, et il est insatiable ; plus on reçoit et plus on désire. C'est en ce sens qu'il faut prendre le fameux poème que Villon écrivit à Blois :

*Je meurs de seuf auprès de la fontaine
Chaut comme feu et tremble dent à dent
En mon pays suis en terre loingtaine*

Lez un brasier frisonne tout ardent

Dans ces vers, comme dans ceux de Charles d'Orléans et des autres poètes qui participèrent au concours, il n'y a pas seulement des rimes, il y a tout le destin d'un homme. Quand Villon est près de sa belle, il évoque non seulement son désir insatisfait, mais aussi sa fin tragique. Il sait que tandis que tel un loup traqué, il trouve refuge dans ce château, la meute est à ses trousses. D'ailleurs le mot Blois ne vient-il pas de *bleiz*, qui désigne la tanière du loup ? Quelques années après le concours, Villon, condamné à la pendaison, échappa *in extremis* à la potence. Et on n'entendit plus parler de lui. Il sortit du champ de l'histoire et rejoignit les rangs des héros de légende. Il vécut en exilé dans son propre pays, mais depuis lors la France a rendu justice à son poète. Quant à moi, qui ai parcouru ce pays en exilé, curieusement, je ne me suis jamais senti en exil. Je suis chez moi sur les bords de ce fleuve qui roule ses eaux tour à tour bleues et argentées, dans cette vieille ville et dans le château qui se dresse de l'autre côté du pont. Et je songe à Istanbul et aux jours passés. Dussé-je mourir de soif auprès de la fontaine, je ne veux pas penser à la jeune femme avec laquelle je suis venu ici pour la première fois. Je ne peux m'empêcher de murmurer tout bas le célèbre vers de Villon : « Mais où sont les neiges d'antan ? »

À la table de Rabelais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

en train de boire un pastis accoudés sur le zinc d'un bistrot ou de jouer à la pétanque au grand air. J'en ai rencontré un, dans un café du Vieux-Port, il s'appelle Jean, mais tout de même pas de Florette, comme le fameux héros de Pagnol. C'est lui qui m'a raconté, à l'heure tardive où les têtes sont aussi enfumées que les salles des bistrots, l'histoire de « la Marseillaise », que je connaissais déjà plus ou moins, mais dont les détails m'échappaient. Voici cette histoire :

La marche en question, qui s'appelait en fait « Chant de marche de l'Armée du Rhin », a été composée à Strasbourg le 25 avril 1792, par Joseph Rouget de Lisle, à la demande du baron Dietrich, maire de la ville. Mais lorsque des volontaires marseillais arrivèrent à Paris en chantant ses couplets, on lui donna le nom de Marseillaise, qu'elle portait encore en 1795, lorsqu'elle fut proclamée hymne national.

Jean a levé son verre à l'amitié entre les peuples et s'est mis à fredonner, avec son accent savoureux et en roulant un peu les « r » : « Allons enfants de la patrie/Le jour de gloire est arrivé/... Aux armes, citoyens ! » Faute de saisir nos armes, il ne nous restait plus qu'à mettre nos mains à nos poches pour payer les dernières consommations. Tandis que s'amplifiaient les accents de l'hymne national des Français, qui a emprunté son nom à la ville la plus cosmopolite de ce pays, j'avais dans les oreilles un tout autre chant, l'Internationale, entonnée par les prolétaires brandissant le drapeau rouge : « C'est la lutte finale/Groupons-nous et demain/L'Internationale/sera le genre humain. » S'il n'y avait guère de consommateurs pour se joindre à la Marseillaise, j'étais bien le seul à entendre l'Internationale. Mes souvenirs s'embrouillent dans les vapeurs d'alcool et je ne saurais dire si c'était seulement parce que j'étais pompette ou parce que j'avais envie d'entendre un chant qui est plus conforme à l'image des

Marseillais. Je me souviens seulement du mistral qui, aux premières lueurs du jour, nous poussait tous deux vers la mer. Dans la lumière indécise de l'aube, nous nous sommes tassés tous deux dans un taxi et lorsque, après avoir déposé Jean à son domicile, je suis rentré à l'hôtel, je ne pensais plus ni à la Marseillaise ni à l'Internationale. Je songeais à ces lignes écrites par Sait Faik qui, en se rendant à Grenoble, avait fait halte à Marseille pour se détendre et prendre un peu de repos :

« Arriver sur le Vieux-Port, face au mistral. C'est un jour d'été, tu as la bouche pleine de grains de sable, un béret bleu enfoncé jusqu'aux oreilles et tu es flanqué d'un compagnon qui ne s'intéresse qu'à l'argent que tu as en poche. En face, le mistral, ce vent qui fait voler le sable du désert et qui emporte moulins, trains et chameaux. C'est dans ces moments-là que les rues de Marseille sont en fête.

Ton compagnon te trouvera une fille. Peu importe ce qu'il en dit, c'est une grande brune aux cheveux noirs, bien noirs et aux dents ébréchées. Elle va manger de la bouillabaisse au poisson de roche et au grondin, et pour le vin, elle exigera un Châteauneuf-du-Pape. »

Jean le Marseillais ne m'a pas trouvé de fille brune, il s'est contenté de me raconter l'histoire de la Marseillaise, en omettant la fin tragique du baron Dietrich, maire de Strasbourg. J'ai appris plus tard que celui dont la maison a vu naître l'hymne national a été guillotiné. La Marseillaise n'avait pas seulement accompagné les soldats qui étaient allés défendre la patrie contre des ennemis, elle avait partagé le triste sort des victimes de la Révolution Française qui s'était mise à dévorer ses propres enfants. Oui, je connaissais cette histoire, du moins dans ses grandes lignes.

Il y a longtemps que j'ai effacé de mon journal mes anciennes

amours. Quand je suis rentré à l'hôtel, le jour commençait à poindre. Je me suis couché tout habillé, m'estimant heureux de n'avoir pas, comme Sait Faik, à livrer combat à des punaises. « Le voilà bien, l'hôtel des Belles Alpes, écrivait ce maître écrivain qui n'a pas fini de m'influencer. Il n'y a que dans cette ville française qu'on peut laisser gentiment traîner des punaises assoiffées de sang dans un cendrier rempli d'eau. Lorsque dans la rue et les bistrotts pouilleux, les policiers arrêtent des Algériens, des Arméniens, des Grecs, des Français plus ou moins grecs, plus ou moins algériens, plus ou moins arméniens et les entassent dans un camion, c'est que le matin est venu. Sur la plage où expirent des oursins, joliment, promptement, un voilier abaisse ses longues, longues voiles sur sa poupe. »

Tout s'est bien passé ainsi et le matin est descendu sur la plage comme l'a écrit Sait Faik. Avez-vous jamais lu plus belle description de Marseille ? Moi pas. Plus jamais, dans cette ville, je n'ai affronté un vent si froid, un vent qui vous arrache à votre sommeil et qui, par-dessus le marché, fait chanter l'Internationale.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En débarquant en Avignon, nous nous sommes retrouvés au milieu d'une nature en bleu et vert. Tout au long du chemin, nous pouvions voir les cyprès, les jachères froufroutant dans le vent et dans le lointain, les monts, enveloppés d'une brume bleutée. Descendu des sommets neigeux, le mistral, qui a prêté son nom au plus illustre poète de la région, lauréat du prix Nobel, balaie la vallée du Rhône et emporte vers la mer les nuages chargés de pluie. Il vous ôte le repos et le sommeil. Je ne sais pas si c'est vrai, mais il paraît qu'en Provence, si l'on commet un crime, le mistral est une circonstance atténuante. J'y vais, moi aussi, de ma galéjade, en dégustant un bon pastis.

Hier, tandis que nous nous promenions dans le palais des Papes, le vent a soufflé toute la journée et si nous n'avions pas été à l'abri des monuments gothiques, il nous aurait emportés comme des feuilles mortes. Mais ce matin, quand nous sommes partis en voiture, le ciel était d'un bleu profond, parfaitement limpide. Aucun nuage ne s'accrochait aux sommets des montagnes et nul aigle ne tournoyait dans le ciel. Disons plutôt, nul oiseau de proie, car la question de savoir s'il y a ou non des aigles dans la région n'a pas été tranchée. Jean Giono, dans *Le Chant du monde*, parle bien d'un aigle qui rejoint son aire après avoir décrit des cercles dans le ciel, mais je me méfie même de lui. La question reste de savoir si tous ces animaux domestiques et sauvages, ces myriades de bestioles au nom inconnu peuplent la nature parfois encore intacte de la Provence ou s'ils sont le produit de l'imagination de l'écrivain.

Longeant la Durance, nous cheminions vers l'est, parmi les vignes qui donnent le fameux vin de Provence. Sinan Anadol, mon ami photographe, était au volant, et j'étais assis à sa droite. En France, on appelle cette place « la place du mort ». Il faut dire que c'est la plus dangereuse en cas d'accident. Nous avons

beau rouler lentement, je ne pouvais m'empêcher de penser à la mort. Je songeais sans cesse au peintre Fikret Mualla qui, après être allé d'Istanbul en Suisse, et de là à Berlin, puis à Paris, est venu finir ses jours précaires à Reillane, petit village du Lubéron, loin de son pays et de ses amis, et est mort ici, dans un asile de vieillards ; je pensais à ses fureurs, à ses terreurs voisines de la démence, à sa personnalité légendaire et à son génie créateur. Je garde en mémoire ses toiles, que j'ai vues à Paris et à Istanbul, et aussi chez des amis, avec leurs couleurs vibrantes, le vert, le jaune – un jaune évoquant le chagrin, la solitude et la mort –, le rouge et surtout le bleu. Nous avons contemplé, sur les tableaux de Cézanne, la montagne Sainte-Victoire, qui fait étroitement partie du paysage vert et bleu en harmonie avec les tons roses du sol argileux, et qui s'enracine non seulement sur la toile mais dans le sol. Mais dans mes rêves, la montagne bouge elle aussi et même elle « met les voiles », comme l'écrit Jean Giono dans ses romans qui immortalisent la nature provençale.

Nous savons, grâce aux témoignages des spécialistes, que Cézanne plantait son chevalet sur le versant d'une colline ou à l'ombre d'un olivier. L'ombre n'était pas très épaisse, mais le peintre était un enfant du pays. Il était habitué à l'ardeur du soleil. Je ne sais pas s'il portait un chapeau. Le terrible soleil méditerranéen, qui rendait Van Gogh fou, malgré son chapeau de paille, le menaçait lui aussi. Il ne se lassait pas de peindre la Sainte-Victoire. Comme notre Fikret Mualla, venu, comme tant d'autres, jeter l'ancre dans cette région, et qui peignait inlassablement, jusqu'à l'épuisement, dans la lumière du Midi, les maisons, les arbres, les paysans de Camargue et les pêcheurs tricotant leurs filets sur le rivage, des femmes nues (parfaitement !) sur fond bleu, cheveux coupés court, yeux bleu foncé, regards vides, des restaurants de poisson et des bistrots,

des cafés roses, jaunes, bleus, verts, avec leur comptoir violet, et dans ces cafés, vidant coup sur coup leurs verres de vin, des hommes seuls et malheureux.

La voiture roulait lentement et, pour une fois, je regardais posément défiler le paysage que je contemplais d'ordinaire par la fenêtre d'un train rapide. À droite, la Durance, source de vie de la région, à gauche des tournesols, mélancoliques comme ceux de Van Gogh. Et au loin, derrière les cyprès, une chaîne de montagnes bleues. Puis, après des pêcheurs trapus, de nouveau, les jonchères. Et enfin les vignes, rien que les vignes, jusqu'à Apt. Je pensais à ce que disait de la Provence Jean Giono, qui vivait à Manosque, à dix-sept kilomètres du village de Mualla, et qui, toute sa vie, a raconté la nature de ce pays, ses hommes, ses contes et ses légendes :

« Comme une tache d'huile, la Provence déborde ses frontières historiques. Si elle est maintenue fermement dans ses limites, à l'ouest par le Rhône, au sud par la mer, dans le nord ces touffes de thym montagnard qui parfument les sommets de Lus-la-Croix-Haute et à l'est le ciel clair qui s'ouvre au-dessus du Briançonnais sont sa marque. La brèche que la Durance ouvre dans les Préalpes, à Sisteron, semble une porte de la muraille de Chine. On s'imagine qu'au-delà les terres sont nouvelles. »

Durant cette excursion que Sinan Anadol et moi avons entreprise pour retrouver les traces de Fikret Mualla, je ne me lassais pas de me délecter du foisonnement de couleurs que nous offrait généreusement la nature. Mais à l'approche de Reillane, mon ravissement ne cessait d'augmenter. J'imaginai Mualla dans sa maison sur le versant d'un mont proche de la chaîne des Alpes. Et j'étais impatient de voir ce village que nous connaissons grâce aux tableaux de l'artiste et aux lettres qu'il envoyait à ses amis.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Rêveries d'un promeneur solitaire dans la France profonde

Je dois avouer que bien que je vive dans ce pays depuis trente ans, je n'ai pas encore réussi à assimiler l'expression « la France profonde ». Il faut dire qu'elle a une connotation politique et que je l'ai entendue pour la première fois en 1974, au journal télévisé, lors de l'élection de Valéry Giscard d'Estaing à la présidence de la République.

C'est cette France profonde, cette population rurale vivant loin des grands centres urbains, qui a voté pour Giscard. Les années ont passé et ce fut le tour de Raffarin de déclarer que s'il avait été nommé premier ministre, c'était grâce à « la France d'en bas ». Je dois avouer que ce vocable démagogique sied mal à un pays comme la France, dont je me pique de connaître la nature, l'histoire et aussi les diverses régions, avec leur parler et leur culture propres. Mais tout de même, il y a bel et bien une « France profonde ».

Elle n'est pas seulement un concept né de la politique et de nos rêves, elle a une existence réelle. Elle est constituée, dans ma géographie personnelle, par de petites contrées, des bourgs, des « coins perdus » loin des grandes agglomérations, mais qui, du point de vue historique, sont tout à fait représentatifs de la France.

Depuis quelque temps, je fréquente beaucoup ces endroits-là.

Vies secrètes

Argentan ne se trouve pas sur la ligne de chemin de fer qui traverse la France du nord au sud, se ramifie à Paris, se dirige vers l'ouest et se déploie vers le nord-ouest en un vaste réseau qui fait penser à une toile d'araignée. Ce n'est pas non plus une gare que les trains rapides traversent sans s'arrêter. Cette ville porte un nom bizarre qui suggère l'argent, mais qui, selon moi, n'a aucun rapport avec le précieux métal. Je ne sais même pas si,

pour rendre son nom lisible en turc, je dois écrire « Arjentan » ou « Arjantan ». Elle n'est ni très éloignée ni très proche de Paris ou de la Manche. C'est une bourgade de Basse Normandie qui n'a rien de particulier. Du moins en apparence. Car c'est dans des lieux comme celui-ci que bat le cœur de la France, la vraie, la « France profonde ». Ici, les portes closes, les rideaux tirés, les hauts murs des jardins gardent jalousement leurs secrets et les vies qui s'écoulent derrière les façades de pierre ne livrent pas leur mystère. Mais si vous décidez de prolonger votre séjour, attendez-vous à découvrir un monde inconnu et des drames insoupçonnés. C'est sans doute pour cela que les grandes œuvres de la littérature française et en particulier les romans réalistes écrits à la fin du XIX^e siècle sont enracinés en province. Ils évoquent des êtres vivant dans des bourgades qui ressemblent à Argentan et rêvant d'une vie plus belle et plus riche en émotions. Ils représentent un monde fait de tristesse et de morne solitude et des existences maussades qui finissent en tragédies. Comme celle de *Madame Bovary*.

À ma descente du train, j'ai été accueilli par un petit bout de femme. Je ne sais pas si elle ressemblait à la célèbre héroïne de Flaubert, mais elle avait quelque chose d'Isabelle Huppert, qui tient son rôle dans le film des productions Gaumont qui est, à mon sens, la meilleure adaptation du roman au grand écran. Comme chez Isabelle, son visage couvert de taches de rousseur, ses cheveux courts coiffés avec soin et ses airs faussement naïfs laissaient entrevoir la fougue d'une femme passionnée. Elle ne cherchait nullement à vous faire perdre la tête. Mais, étant employée à la bibliothèque de la ville, elle avait dû lire beaucoup de romans et rêvé d'autres amours, qui sait même si, s'étant trouvé un amant à Paris, elle n'avait pas commencé à tromper son mari ? Le maire d'Argentan l'avait chargée de me faire visiter la ville, mais il n'y avait pas grand-chose à voir.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

arrêté. En d'autres termes, Jésus-Christ qui guérissait les malades, ressuscitait les morts et répandait ses bienfaits, n'a jamais mis les pieds ici.

Montagnes anciennes

Saint-Dié-des-Vosges est une petite bourgade de Lorraine située sur les flancs des Vosges, ces montagnes qui constituent la frontière entre la France et l'Allemagne, deux pays voisins qui se sont combattus tout au long de l'histoire. Elle a emprunté son nom à un moine irlandais qui est venu ici au VIII^e siècle et y a fondé le premier monastère, puis construit la première église. En fait, l'histoire du lieu est beaucoup plus ancienne, les résultats des fouilles ont prouvé que l'homme peuplait déjà ces montagnes au néolithique et qu'à cette époque-là on y travaillait le fer avec plus de soin et de maîtrise que de nos jours. Les Vosges sont des montagnes « anciennes ». Quand j'étais élève du lycée de Galatasaray, monsieur Asker, notre professeur de Géographie, m'a appris que les Alpes sont des montagnes jeunes, tandis que le Massif Central et le Jura, par exemple, qui se situent dans d'autres régions de France, sont des montagnes « anciennes ». Le nom de ce professeur peut sembler bizarre : en turc, il signifie « soldat », mais je ne sais plus si c'était son vrai nom ou le sobriquet dont on l'affublait. En revanche, je le revois parfaitement en train de nous montrer les Vosges sur la carte de France en disant : « Voici les plus vieilles montagnes de ce pays ! » Elles occupaient à l'est de la carte un assez vaste territoire dont le relief était indiqué par différentes zones colorées respectivement en marron, en bleu et en jaune. Et voici qu'après tant d'années ces montagnes se dressent devant moi. Non contentes de tracer la frontière entre la France et l'Allemagne, elles dressent une ligne de sommets bleutés qui barrent l'horizon et des monts verdoyants couverts par la forêt

de conifères. Je dois dire qu'on est tout de suite frappé par leur grâce et leur aspect mystérieux. Ce n'est pas pour rien que Jules Ferry, orgueil de Saint-Dié, disait « enterrez-moi dans ces montagnes bleues où les plaintes des vaincus retentissent jusque dans mon cœur. »

Ce personnage, fondateur de l'enseignement laïque et obligatoire, est un illustre politicien qui, durant la deuxième moitié du XIX^e siècle, a été longtemps ministre de l'Éducation Nationale et même président du Conseil des Ministres. La France lui doit pour une grande part son système d'enseignement laïc toujours en vigueur. C'est également lui qui a ouvert aux filles les portes des établissements d'enseignement secondaire. Nous nous vantons, nous, les Turcs, d'avoir donné le droit de vote aux femmes avant la France, mais nous hésitons encore à envoyer nos filles à l'université.

Saint-Dié a une autre particularité. C'est dans cette vieille bourgade entourée de ses montagnes anciennes que le « Nouveau Monde » est devenu l'Amérique. Comment ? Comme ceci : nous savons que Christophe Colomb, qui avait découvert l'Amérique, ignorait qu'il avait posé le pied sur un nouveau continent. Et c'est ici qu'en 1507 le nom d'Amérique, emprunté à un autre explorateur italien, Amerigo Vespucci, fut donné au nouveau continent, sur une carte établie par Martin Waldseemüller. Cette région fut l'une des premières à utiliser l'imprimerie de Gutenberg. Il faut dire qu'elle est proche de l'Allemagne et possède « l'eau pure » qui joue un rôle important dans la technique d'imprimerie de cette époque. La Meurthe, qui arrose Saint-Dié, est toujours aussi limpide et transparente. Je n'aurais sans doute pas aimé Saint-Dié si cette rivière n'existait pas, si je ne n'avais pas, assis à la terrasse d'un café désert éclairée par un beau soleil d'automne, regardé couler l'onde

pure de la rivière, en respirant l'air frais qui descend des montagnes boisées. Car la ville a été démolie au cours de la dernière guerre et de nouveaux bâtiments plus laids les uns que les autres ont remplacé les anciennes maisons. Avant de se replier, les nazis ont dynamité la cathédrale et ses murs rouges, ses vitraux, son charmant cloître gothique ont subi d'importants dégâts. Je suis allé m'y promener, mais ce qu'il faut voir avant tout, à Saint-Dié, ce sont les vieilles montagnes. Avec leurs sources jaillissantes, leurs majestueux sapins et leurs sentiers.

Il est malaisé de gravir les montagnes jeunes, d'escalader leurs escarpements et lorsque vous parcourrez leurs sentiers, vous courez le risque de tomber dans des précipices, vous devez affronter l'hostilité de la nature et du temps. En revanche on n'a aucun mal à atteindre les sommets de ces vieux monts. Sans grand effort, sans prendre aucun risque, après une courte escalade, vous vous retrouvez sur les cimes. Si j'ai aimé les Vosges, c'est peut-être parce que ma vie s'approche de son terme et que leur déclivité est appropriée à mon âge. Parce qu'elles ne m'ont pas causé de grandes fatigues et que, lorsque me prend l'envie de grimper, je sais qu'elles me seront aisément accessibles.

Saint-Dié a une autre particularité : elle accueille tous les ans un festival international de géographie. Les plus illustres géographes et auteurs de récits de voyage viennent du monde entier discuter ici, sur les versants des Vosges. Cette année, le thème du festival est « l'Énergie dans un monde globalisé » et l'invité d'honneur est la Roumanie. Cela m'a donné l'occasion de découvrir la cuisine du pays de Dracula. Ces gens-là n'entendent pas grand-chose aux vins, mais leurs boulettes de viande sont aussi savoureuses que nos Ramiz. Je dois avouer que c'est la première fois que j'ai vu la boulimie de lecture

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'arrière-pays venaient se fixer sur le littoral et devenaient marins-pêcheurs. Comme ce fameux « chat qui pêche ». Chacun sait que les chats raffolent du poisson. Mais ici, en plus, ils sont pêcheurs.

En fait, le « Chat qui pêche » est le nom d'une rue de Paris. J'y passe souvent, mais j'ai beau me creuser la tête, je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi on a donné ce nom à la rue la plus étroite de la capitale. Est-ce parce qu'elle débouche sur la Seine ? À moins qu'il n'y ait eu là, bel et bien, un chat maîtrisant l'art d'attraper le poisson. Pas avec une ligne, naturellement, mais avec ses petites griffes. Ici, à Rennes, le « Chat qui pêche » est le nom d'un petit restaurant d'aspect modeste du bord du fleuve. La capitale de la Bretagne n'a donc rien à envier à celle de la France, puisque ici aussi, les chats pêchent à qui mieux mieux. En tout cas, c'était ainsi autrefois.

J'ai tout de suite été amoureux de la décoration jaune et rouge de ce petit restaurant, avant d'être séduit par son nom poétique. C'est un local grand comme un mouchoir de poche, au bord de la Vilaine qui coupe la ville en deux. Rennes n'éveille pas la nostalgie de la haute mer, et on peut même dire qu'elle fait tout son possible pour cacher ses deux cours d'eau. D'ailleurs cette image d'un chat en train de pêcher suggère plus les bords d'un lac ou le creux d'une source qu'elle n'invite à un voyage au long cours.

Il y a une trentaine d'années, à l'époque où je suis venu en France pour la deuxième fois, il y avait un mouvement séparatiste qui militait pour l'indépendance de la Bretagne. Il déposait des bombes dans les locaux de la télévision, qu'il considérait comme le symbole de l'État français, et se battait pour que soit donné un statut officiel à la langue bretonne. J'ai vu flotter partout le drapeau breton rayé de noir et de blanc et

orné d'une fouine. Les chansons qui se moquent des braves bretons coiffés d'un chapeau rond et les slogans indépendantistes étaient à l'ordre du jour. Apparemment, il ne reste plus grand chose de ce mouvement et les rêves d'indépendance se sont évanouis face à l'autorité d'un État centralisateur qui dispense « sa protection et ses bienfaits ». La ville de Rennes, détruite par un incendie, a eu beau, comme le Phénix, renaître de ses cendres, la Bretagne s'est engagée elle aussi dans le processus européen de rénovation et profite de ses avantages. Nul ne se plaint plus de la pauvreté des paysans ou du manque d'investissements. À l'exception du Département de Recherches Bretonnes de l'Université de Rennes, les jeunes élites, délaissant la culture locale, se sont fondues dans la culture universelle. Pourquoi est-ce que je raconte tout ça ? Vous vous demandez sans doute où je veux en venir. Eh bien, je n'ai mis que deux heures pour me rendre de Paris à Rennes. Et qui sait ? Peut-être que le jour où l'on mettra aussi peu de temps pour aller d'Ankara à Diyarbakır, le problème kurde sera résolu.

* * *

Je ne me souviens plus dans quel livre j'ai lu qu'au cours d'un voyage en Bretagne Gustave Flaubert, passant par Rennes, écrivit qu'à part le phoque qu'il avait vu à la foire, il n'y avait rien de remarquable dans cette ville. En fait, il y a beaucoup de choses à voir. Je suis déjà venu à Rennes, j'ai vu la Vilaine, qui mérite bien son nom et qui, transformée en un canal que la municipalité a fait recouvrir, cache maintenant sa honte, le Parlement de Bretagne, l'immense hôtel de ville et l'opéra, et j'ai fait chez Pica un repas raffiné. Cette fois-ci, j'ai découvert l'autre visage de la ville. Et je suis arrivé à la conclusion que le monde est vraiment petit.

On peut voir, dans la rue de Paris, la Résidence Oberthür, une

villa construite au XIX^e siècle dans le style Renaissance. Vue de l'extérieur, elle ne paie pas de mine, on peut même dire qu'elle est assez moche. Mais il faut reconnaître qu'elle a été meublée avec beaucoup de goût. Comme son nom l'indique, elle a appartenu à une famille d'origine alsacienne. Les Oberthür ont créé la première imprimerie de Rennes. Celle-ci, après avoir rapidement prospéré, a commencé, outre les livres, à imprimer des calendriers et des billets. Je n'aurais certainement pas éprouvé le besoin de parler de ces gens-là, si je n'avais pas vu ce tableau dans la salle du petit déjeuner de cette villa où la municipalité héberge maintenant ses invités.

Ce matin, à mon réveil, la pelouse était d'un blanc immaculé et les cèdres qui se dressent devant la fenêtre de ma chambre semblaient avoir été peints en blanc. Ils paraissaient plus majestueux et beaucoup plus impressionnants que ceux que j'ai vus sur le mont Liban. Leurs branches s'élèvent jusqu'au ciel et leurs racines s'enfoncent dans les profondeurs du sol. Ayant conservé leurs feuilles, ils jetaient leur ombre sur le lac et se balançaient au-dessus de l'eau prise par le gel, tels des condamnés à mort en habit de deuil. J'ai pensé tout d'abord qu'il avait neigé pendant la nuit et je me suis dit que l'hiver était bien précoce. En y regardant de plus près, j'ai compris que ce n'était pas de la neige, mais de la gelée blanche ; d'ailleurs elle a rapidement fondu après le lever du soleil et le parc a retrouvé ses couleurs. Si j'étais un peintre impressionniste, en peignant les feuilles passant du jaune au rouge, le reflet noir des cèdres dans l'eau, le pâle soleil d'automne s'élevant dans le bleu d'un ciel sans nuage, je m'efforcerais, de mon pinceau tâtonnant, de jeter sur la toile non des formes et des couleurs, mais les impressions qu'elles laissent en moi. Comme le fit jadis un peintre nommé Félix Ziem.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

appellent les « abeilles », probablement parce qu'ils débordent d'activité. Les nuages bleu clair, bleu foncé, indigo, virent au rouge quand paraît le soleil et courent dans le ciel en changeant de forme. J'aurais voulu être non l'écrivain qui, il y a dix ans, cheminait sur ce quai, mais un peintre paysagiste capable de jeter sur la toile toute l'exubérance des couleurs de l'automne. Mais je me disais que même alors je serais incapable de dessiner les figures subtiles que les nuages, en dansant, tracent dans le ciel, leurs costumes bigarrés, leur entrée en scène et leur fuite éperdue. Il est aussi impossible de raconter le ciel de Saint-Nazaire que de le représenter sur une toile avec des pigments mélangés sur une palette.

Vendanges

À quoi pense-t-on quand on dit Bordeaux ? Au vin, naturellement. Chaque fois que je suis allé dans cette ville, sitôt descendu du train rapide et sorti de la gare Saint-Jean, qui ressemble à un petit labyrinthe, je fais un bond jusqu'au café d'en face et ne peux résister à l'envie de me commander un verre de vin rouge que je déguste dehors, sous les ombrages, s'il fait beau, ou, s'il pleut, à l'intérieur, sur le comptoir. Je ne me lasserai jamais d'admirer l'éclat vermeil de cet élixir que l'on sert dans de petits verres arrondis, de humer son arôme, de savourer sur mon palais, avant de le laisser couler dans mon gosier, le bouquet de ce « breuvage des dieux » qui, selon Homère, lors des fêtes en l'honneur de Dionysos, non content de faire tourner la tête de l'homme, lui inspire « des mots ailés ». Margaux, Saint-Emilion, Graves, Médoc – il y a même le Haut-Médoc –, sans oublier les vins blancs, l'Entredeux-mers, qui doit son nom à sa position géographique, les Côtes de Blaye, les Côtes de Bourg, etc., on n'en finirait pas... Oui, j'ai eu l'occasion d'assister aux vendanges dans le Bordelais, de voir, le vin conservé en barriques, mis en bouteilles et vieillissant dans les chais, et cela sous la conduite de guides réputés ; il m'est arrivé aussi, malgré leurs mises en garde, de vider les verres l'un après l'autre.

Mais je dois avouer que j'ai pris encore plus de plaisir à flâner dans les rues de Bordeaux, à déambuler sur les vieilles places et sur les quais, à découvrir, en longeant les murs, recoins secrets et cours intérieures, de regarder, du haut du Pont de pierre, couler les flots de la Garonne, troubles l'hiver et bleu vert l'été.

La rue Sainte-Catherine est l'une des plus animées et des plus populeuses du centre ville. Réservée aux piétons, elle est, avec ses douze cents mètres, l'une des plus longues d'Europe. Elle débouche d'un côté sur le Grand Théâtre, de l'autre sur la place

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cloche de l'église se met à sonner juste à l'heure. Le mendiant qui se tient sur le seuil tend poliment son chapeau. Même les coqs, soucieux de sauver leur tête, chantent au bon moment, ni trop tôt ni trop tard. Le centre-ville est interdit aux voitures qui attendent, l'air morose, sur l'aire de stationnement. Mais nul ne vient ouvrir leurs portes. La ville appartient aux piétons. À peine ai-je dit cela que des monstres à deux roues envahissent la place. Ils emplissent l'espace de leurs vrombissements. Tels de sinistres corbeaux, ils commencent à tourner en rond autour du puits. Les murs de pierre, les tuiles se mettent à frémir. Les volets clos, les voûtes de pierre, les sculptures, tout le tissu architectural de la ville est pris de tremblement. Les rues interdites aux automobiles s'ouvrent soudain à la sarabande des motocyclettes. Il vaut mieux se lever et aller s'abriter dans l'église qui est le bien le plus précieux du village. Elle renferme la croix d'or des comtes d'Armagnac. Je peux aussi aller m'étendre à l'ombre d'un marronnier qui n'a pas perdu ses feuilles, mais qui répand ses marrons. Au-dessus de moi, il y a le ciel mouillé d'automne, au-dessous, la vallée et la forêt qui murmure tout bas, au sein d'un étrange silence. Que voulez-vous de plus ?

Dans son autobiographie, Simone de Beauvoir raconte que Jean-Paul Sartre, venu en sa compagnie à Castelnau-de-Montmiral un jour de pluie, se sentit soudain métamorphosé à la vue de ce site. C'est dans ce village que le maître renonça à « être fou » ou à jouer le rôle d'un fou. La municipalité a fait sculpter un livre de pierre qu'elle a fixé sur le mur d'un des vieux édifices qui entourent la place et sur lequel sont gravées les lignes dans lesquelles Simone de Beauvoir raconte comment Sartre a pris cette décision « existentialiste ». C'est ainsi que la relation encore fameuse de ce couple s'est intégrée au tissu architectural de la ville.

* * *

Le Tarn coule en contrebas dans une gorge profonde, mais la ville de Gaillac est perchée tout en haut, avec ses vieilles maisons qui se dressent près de l'immense monastère jouxtant le pont reliant les deux rives, ses petites places, ses murs de brique rouge et ses églises. Dans la cour du monastère a été dressée une sculpture en forme de bouteille géante façonnée avec les pages fanées de vieux bouquins et qui symbolise la Foire du Livre. C'est un monument à la gloire du vin et de la littérature. Assurément, la Foire du Livre de Gaillac n'est pas un événement majeur, mais je dois reconnaître qu'elle m'a fortement impressionné. Elle n'accueille pas les grands écrivains français, mais elle sert à ses hôtes les vins les plus capiteux de son terroir.

La viticulture de Gaillac a une très longue histoire. On sait peu que dans l'Antiquité les marchands grecs venaient sur le littoral méridional de la France, remontaient les fleuves vers le nord et allaient vendre leurs amphores pleines de vin à l'intérieur du continent et jusqu'en Scandinavie. Bien entendu, ces voyages coûtaient cher. Et au lieu de faire venir leurs vins de l'est méditerranéen, les commerçants préférèrent importer l'art de la vinification. On commença à produire du vin en plantant des vignes sur les bords du Tarn. De fait, cette région est l'une de plus anciennes régions viticoles de France. Le vin de Gaillac n'a pas la notoriété du Bourgogne ou du Bordeaux, mais il est gouleyant et généreux. Quand nous nous sommes rendus en voiture à Cordes, nous avons longé une vallée toute tapissée de vignes. Les ceps trapus avaient l'air morose et semblaient désolés, solitaires, abandonnés.

Contrairement à ce que pensent beaucoup de Français, le nom de Cordes ne vient pas du mot « corde ». Le village, fondé au début du XIII^e siècle, tient son nom de la ville espagnole de

Cordoue qui, à l'époque, exerçait encore son influence dans la région. C'est d'en bas, à travers les rangs de vigne, qu'il faut tout d'abord contempler Cordes, avant d'escalader les versants, puis de gravir les rues en pente et les escaliers jusqu'au centre du village. Bien entendu, c'est là que se trouvaient autrefois les maisons où habitaient les Cathares enrichis par la fabrication et le commerce du tissu, mais il y a aussi des ruelles étroites, des bâtiments gothiques aux façades ornées de sculptures et un puits où gisent trois prêtres de l'Inquisition. Ici, dans ces villes souvent assiégées et changeant constamment de maître, le puits est l'un des éléments majeurs. En cas de siège, si les murailles assurent la protection, le puits, lui, garantit l'approvisionnement en eau des habitants. Tout comme les chemins, les puits profonds, les puits taris, même, ont une âme. Pour venir jusqu'ici, nous avons suivi une route bordée de deux rangées de platanes que longe un vallon arrosé par deux ruisseaux, la Vèze et le Cérou. En France, les arbres ne bordent pas seulement les grands boulevards des villes, ils agrémentent aussi les routes des régions les plus retirées. C'est sur une route comme celle-ci qu'a trouvé la mort le grand écrivain Albert Camus et nous venons de célébrer le cinquantième de son décès. Il avait quarante-six ans, deux ans plus tôt il avait reçu le prix Nobel. Le président Sarkozy a décidé de faire transférer sa dépouille au Panthéon. Il y a exactement cinquante ans, l'écrivain décida au dernier moment de rentrer à Paris non par le train, mais avec la voiture de son éditeur. Celle-ci fit une embardée et heurta un platane. L'écrivain avait avec lui sa sacoche, son dernier roman, qu'il était en train d'écrire, et son billet de chemin de fer. C'est en contemplant le magnifique paysage que l'on voit des hauteurs de Cordes qu'il a écrit ses dernières œuvres. Il aimait tant cet endroit qu'il avait déclaré, peu avant sa mort, qu'à l'heure nocturne où les étoiles commencent à briller, même les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« l'hexagone » en tous sens. J'ai même eu une petite amie qui s'appelait France. Mais je le sais, mon voyage n'est pas fini. Car la vie s'achève, mais le voyage n'a pas de fin.

Table

Là, tout n'est qu'ordre et beauté Luxe, calme et volupté

Rappelle-toi, Barbara

La magie du temps à Besançon

Retour à Poitiers

Jambe royale et Illusions perdues

Crime au château

À la table de Rabelais

Marseille, la bouillabaisse et Sait Faik

Rencontres en Avignon

Les couleurs de l'exil

La baie des Anges

Rêveries d'un promeneur solitaire dans la France profonde

Le Chat qui pêche

Au bord de l'océan

Saint-Nazaire dix ans après

Vendanges

Au pays des Cathares

Istanbul à Nancy Nancy à Istanbul

Dans l'île de Napoléon

Quand je dis « la France »

Du même auteur

Romans et nouvelles

Un Long été à Istanbul, Gallimard, coll. Du monde entier, 1980, coll. L'Étrangère, 1992 et coll. l'Imaginaire 2007

La Première femme, Seuil, 1986. (Coll. Points, 1994)

Les Lapins du commandant, Messidor, 1985. (Coll. Points, 1995)

Le Dernier tramway, Seuil, 1991. (Coll. Points, 1996)

Le Roman du conquérant, du Seuil, 1996. (Coll. Points, 1999)

La Mort de la mouette, Fata Morgana, 1997

Les Turbans de Venise, Seuil, 2001

Balcon sur la Méditerranée, Seuil, 2003

Au pays des poissons captifs – Une enfance turque, Bleu autour, 2004

Les filles d'Allah, Seuil, 2009

Récits de voyages, essais

Nazim Hikmet et la littérature populaire turque, L'Harmattan, 1987

Istanbul, un guide intime, Autrement, 1989

Paysage littéraire de la Turquie contemporaine, L'Harmattan, 1993

Paroles dévoilées, Anthologie de la littérature féminine turque, ArcantèreUnesco, 1993

Journal de Saint-Nazaire, Meet, 1995

Retour dans les Balkans, Quorum, 1997
Le Mouvement perpétuel d'Aragon, L'Harmattan, 1997
Un Turc en Amérique, Publisud, 1997
Le Derviche et la ville, Fata Morgana, 2000
Yachar Kemal – Le Roman d'une transition, L'Harmattan, 2001
Mirages du sud, l'Esprit des péninsules, 2001. (Coll. Points, 2005)
Le chant des hommes, Le Temps des Cerises, 2002
De ville en ville. Ombres et traces, Seuil, 2007
Besançon, nature intime du temps, Empreinte temps présent, 2007
La Turquie : une idée neuve en Europe, Empreinte temps présent, 2009
Sept derviches, Seuil, 2010